



Paru dans les *Miscellanées en l'honneur de Gilles Marcotte*, Montréal, Fides, 1995. 163-178.

Marc Angenot

JUIFS, TRAHISON ET LITTÉRATURE

Tout est dit et l'on vient sans doute trop tard après un siècle de recherches sur les tenants et les aboutissants de l'Affaire Dreyfus. On peut tout au plus reprendre certaines questions sous des perspectives mal aperçues, apporter quelques corrections et précisions qui ne soient pas d'infime «détail» aux conclusions admises.

Dans quelques livres récents¹, spécialement dans *Ce qu'on dit des Juifs en 1889: antisémitisme et discours social*, j'ai étudié le développement de la propagande antisémite en France dans les années qui précèdent l'Affaire et j'ai cherché à aborder le problème que pose cette montée de l'antisémitisme avec une problématique à quelques égards différente de celle d'autres historiens. Travaillant à partir des notions de discours social et de topographie (de «division du travail» discursif), j'ai analysé en une coupe synchronique un large échantillonnage de tout l'imprimé — livres, journaux et périodiques, brochures, affiches — produit au cours d'une année-témoin, l'année mil huit cent quatre-vingt-neuf. Ma problématique était la suivante: je cherchais à voir non pas les seuls «professionnels» du pamphlet antisémite, — encore moins à me limiter aux écrits de celui qui fut au premier chef un professionnel de la chose, Édouard Drumont, — mais à identifier et comprendre une *dissémination générale* d'énoncés méfiants ou hostiles à l'égard des Juifs, de stéréotypes et de mythes dispersés dans le **système global** de ce qui s'imprime et se lit à cette époque — tant dans la presse des diverses tendances, des cléricaux aux socialistes, et même des carlistes aux anarchistes, que dans les grandes revues «politiques et littéraires», les illustrés, dans les genres littéraires, les ouvrages médicaux, scientifiques etc.

Sans doute, chacun de ces secteurs, de ces genres et de ces disciplines doivent être abordés selon leurs logiques et leurs intérêts propres. Cependant, il est certain pour moi que, dans tout état de société, une certaine hégémonie fait circuler entre les formations discursives co-existantes des «manières de voir» et des «manières de dire», des présupposés et des préconstruits, des micro-récits et des arguments.

À partir de ces travaux et de recherches plus récentes et inédites, je voudrais aborder dans la présente étude une question à la fois très délimitée, de peu de portée en apparence, mais néanmoins «dérangeante»: celle du rôle qu'ont pu jouer des écrits littéraires non seulement dans la diffusion de stéréotypes hostiles aux Juifs, mais dans le développement d'un «thème» bien précis et qui a avec l'Affaire un lieu direct, le thème de *l'espionnage militaire* et de la *trahison juive*. Mon objet de recherche et de réflexion dans cette étude est de contribuer à faire voir ce qui **est déjà arrivé** dans la culture et dans le monde des représentations sociales avant que *La Libre Parole*, la feuille antisémite parisienne lancée en 1892, ne titre un beau et pour elle triomphal soir de l'automne 1894:

HAUTE TRAHISON
ARRESTATION DE L'OFFICIER JUIF A. DREYFUS²

— **Le Juif sur la scène**

Il y a donc le champ littéraire... Le théâtre français, on le sait à peu près, depuis le romantisme, n'a présenté de personnages juifs qu'absolument détestables et haïssables. On peut être aussitôt plus précis quant à mon thème dans cette étude: dans *L'Hetman*, tragédie en vers de Paul Déroulède (Lemerre, 1877), le **méchant** de ce drame russo-cosaque, «Chmoul à double face», y est le prototype du Juif scénique comme *traître et espion*. De fait, si on demande où s'établit d'abord, non pas simplement de l'antisémitisme littéraire, mais la récurrence du thème spécifique du Juif sans patrie, *traître congénital et espion*, c'est dans le théâtre qu'on trouvera la tradition la plus continue et la plus soutenue.

Dans le théâtre de littérature canonique (ce qui est le cas du drame de Paul Déroulède) *et* dans le drame de boulevard aussi bien. Exemple dans cette catégorie: *La Marseillaise* de Georges Champagne, pièce patriotique jouée pour le Centenaire de la Révolution, où en 1792 un méchant juif, pantin stéréotypé, trahit l'armée française en Alsace. Ce Juif trahit du reste quiconque lui témoigne de la confiance — une confiance bien mal placée dans un personnage si immédiatement répugnant: «*Dietrich* (voyant Isaac): — Vilaine figure en effet... Enfin!» Ce drame patriotique plein de rebondissements s'achève sur un épilogue où ledit Isaac meurt empoisonné par avec le poison même qu'il destinait aux patriotes: «— Moi!... qui meurs avec le regret de n'avoir pu vous anéantir...» — tandis qu'au loin retentit la Marseillaise et que tombe le rideau.

C'était en effet au siècle passé un axiome élémentaire de l'art dramatique: tout personnage juif devait jouer un rôle parfaitement odieux pour que les principes spéciaux de la vraisemblance théâtrale fussent sauvegardés. Adolphe Dennery (ou d'Ennery), auteur israélite de théâtre boulevardier et de mélodrames assez notoire dans le dernier tiers du siècle, expliquait dans une conférence qu'il lui avait été impossible de jamais mettre un Juif dans une de ses pièces puisque le rendre positif ou aimable eût paru une transgression des règles scéniques.

La Lutte pour la vie, grand succès dramatique d'Alphonse Daudet en 1889 (on oublie que Daudet a connu le succès comme dramaturge), est imprégné d'antisémitisme, — le méchant de la pièce qui est, à de certains égards, un traître à la France ou à ses intérêts, n'est pas juif, c'est *seulement* un politicien républicain, ... mais il est fiancé à une jeune femme cynique, vénale et corrompue, Esther, qui elle, bien sûr, est juive. Cette pièce se relie aux thèmes classiques dans le théâtre à thèse d'actualité de la corruption politique et de l'affairisme.

— **Juifs de romans**

Dans le roman, il faudrait refaire pour les années 1880-1890 le travail fait autrefois par Charles Grivel pour une période antérieure: lire tous les succès d'époque en bloc, et voir alors la récurrence de Juifs, plus ou moins explicitement identifiés, comme personnages méchants, dissolvants, étrangers au patriotisme et à tout esprit civique dans tout ce qui se sous-titrait alors «romans contemporains», — ce sont souvent des *Bildungsromane* des illusions perdues avec pour héros un jeune provincial jeté pour son malheur et son édification dans les milieux faisandés du Paris boulevardier, politique, journalistique et/ou affairiste. Exemple ici, — parce que le thème du Juif

acharné à la ruine matérielle et morale de la France est central au récit, — *L'Âge du papier* de Charles Legrand, 1889: ce paier, c'est le papier-monnaie des krach financiers et le papier-mensonge de la presse «enjuivée» — ce néologisme date des années 1880. Le *Mercure de France* caractérise le roman de Legrand comme «un pamphlet dirigé contre les Juifs», «et qui n'est pas sans mérite», ajoute le critique³.

Autre roman des illusions perdues dans le milieu du théâtre parisien, lui aussi «enjuivé»: *Dinah Samuel* de Félicien Champsaur (c'est aussi une sorte de roman à clé contre Sarah Bernhardt)⁴.

Le Juif bien caractérisé comme traître et espion revient comme personnage typique dans le roman d'un auteur anarchisant, argotique, grinçant et non-conformiste qui a conservé une notoriété jusqu'à nous. On l'a comparé à une sorte de prototype de Céline. *Bas les cœurs!*⁵ de Georges Darien, l'auteur du *Voleur*, forme — narré par un enfant observateur mais naïf — un tableau des lâchetés, jobardises et patrouillotismes bourgeois pendant la guerre franco-prussienne de 1870. Le personnage le plus odieux de ce roman où les salauds bourgeois et petits bourgeois ne manquent pas, est nommé Zabulon Hoffner, «israélite» («il ne faut pas dire *juif*: c'est très impoli...»), tance la mère du narrateur et «luxembourgeois» (hum! on connaît ça!) qui, d'abord, crée un comité destiné à envoyer des dons à l'Armée de Metz (dont les troupes de Bazaine ne verront évidemment rien) et que plus tard on verra diriger le pillage de Versailles par les Prussiens.

Quant au roman à thèse antisémite, si vous voulez à l'antisémitisme obsidionnal mis en roman, on en rencontre aussi quelques exemples dans les années 1880 dont le premier est le plus curieux, contemporain exact de la parution de *La France juive*: il s'agit du *Baron Jéhovah* de Sidney Vignaux, sorte de fantasia hoffmanienne avec des Juifs hideux au jargon-Nucingen.

En ce temps-là, Isidore Manheim était juif rue de la Harpe. Sa juiverie de haute crasse était tellement palpable qu'elle repoussait l'euphémisme d'Israélite...

Ce qui frappe dans l'affabulation de ce roman que Pierre-André Taguieff vient également de redécouvrir⁶, c'est qu'elle tourne autour d'un plan juif secret et machiavélique de revanche, exposé dans un mystérieux document, «le Testament d'Ybarzabal», plan de conquête qui n'est pas sans préfigurer les ultérieurs *Protocoles des Sages de Sion*, fabriqués, comme on sait, par l'agent parisien de l'Okhrana tsariste au début de ce siècle — pour usage en Russie à l'origine.

— Un poème de Victor Hugo, ou le déchiffrement littéraire de l'époque

Frederick Busi suggère dans son récent livre sur Édouard Drumont que l'antisémitisme moderne peut être rapporté à la perception des Juifs comme «traîtres».⁷ Sans doute, mais en ces termes généraux, le propos ne permet pas de voir — ce que j'essaie de faire ici — comment cette vieille «perception» (venue évidemment de la légende de Judas) s'inscrit dans l'économie des «sentiments» antisémites, comment elle vient à s'argumenter et se rendre «probable» et «moderne» dans une opération doctrinale et idéologique déterminée et une stratégie — plus ou moins délibérée et plus ou moins contingente. C'est à dire comment on en vient à construire dans la culture du temps l'éclatante évidence que comporte le propos fameux de Maurice Barrès au début de l'Affaire, un propos qui était aussi, aux yeux du député boulangiste de Nancy et de l'auteur d'*Un homme libre*, un **argument** irréfutable: «Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race....»

Le thème du Juif, traître éternel à ses protecteurs et à ses maîtres en tous temps et sous tous les climats (une des spécifications du «juif perfide» et l'avatar du Judas évangélique), apparaît en une énumération de deux pages⁸, une «congerie» dit l'ancienne rhétorique où la masse des petits exemples dispersés, — remontant aux Carolingiens! — est censée servir de preuve induite par accumulation, dans *La France juive* de Drumont (1886): «Sédécias empoisonne Charles le Chauve etc...» Énumération qui se conclut par l'énoncé du paradoxe que Proust va attribuer au Baron de Charlus lequel déclarera que ce Dreyfus — qui n'a tout de même pas trahi la Palestine, — est au fond un peu diffamé par les nationalistes, tous ces Juifs ne pouvant être qualifiés de traîtres de ce qui n'est que leur patrie apparente: «Pour les Juifs, cela constitue-t-il de l'espionnage ou de la trahison? En aucune façon, concédait perfidement Drumont, ils ne trahissent pas une patrie qu'ils n'ont pas ...»⁹

De cette perfidie héréditaire — combinée à la vénalité — à l'égard de ceux qui se confient à vous, il y avait dans l'histoire ou plutôt la petite histoire de la Monarchie de Juillet un épisode suffisamment connu par tous au siècle passé et suffisamment éloquent dans ses données mêlées de fantasmes, pour servir de quasi-preuve. Il ne faut pas sous-estimer le fait mentalitaire d'une époque où des **exempla** isolés, à haute typicalité littéraire et à effet de pathos et de contraste possèdent un pouvoir de conviction très fort. Je considère que l'une des fonctions de la littérature au siècle passé fut de *lire* les conjonctures successives en **modernisant** des mythes que semblaient écarter les savoirs positifs avec lesquels la littérature était désormais en concurrence et à prétendre les retrouver «incarnés» dans le réel en un épisode aux fonctions d'intersignes sidérants. L'épisode dont il s'agit est celui de «Deutz, le traître ignoble qui livra l'infortunée duchesse de Berry pour la somme de 500,000 francs»¹⁰. Le cas de Deutz est évidemment, dans ce qu'on connaît des faits, plus complexe et bizarre: Juif né à Cologne, néophyte catholique converti à Rome, puis mué en mystique de Louis-Philippe et de la «Liberté», Deutz «vend» la duchesse de Berry dont il avait capté la confiance et qui cherchait à soulever la Vendée en 1832 en donnant à Thiers les moyens de s'emparer de ladite duchesse devenue chef du Parti légitimiste. Que Deutz ait tiré 500,000 francs de cette opération, ourdie plutôt par une conviction qui ne recule pas devant les moyens, relève, jusqu'à preuve du contraire, de la légende légitimiste. Il n'empêche que dans le siècle romantique, même les âmes démocrates s'horrifient et frissonnent devant celui qui, vénalement ou gratuitement, «a livré une Femme». C'est Victor Hugo même qui, aux *Chants du crépuscule*, dans un poème de 1835, authentifie lyriquement la thèse de Deutz comme traître vénal sorti d'un *Gothic Novel*, et — ce qui est pire — en fait avec grandiloquence le modèle accompli et avéré du Juif comme traître éternel.

Henri Rochefort, — «l'archer fier, le hardi sagittaire / Dont la flèche est au flanc de l'Empire abattu», comme avait versifié plus tard Hugo à la gloire du rédacteur de *la Lanterne* — et Édouard Drumont, l'auteur de *La France juive* (1886) avaient ceci de commun avec bien d'autres littérateurs du siècle passé qu'ils connaissaient leur Victor Hugo par cœur et sans doute devaient-ils admirer ce poème en particulier:

...C'est la pudeur publique en face regardée
Tandis qu'il s'accouplait à son infâme idée
C'est l'honneur, c'est la foi, la pitié, le serment,
Voilà ce que ce juif a vendu lâchement.

Juif! les impurs traitants à qui l'on vend son âme
Attendront bien longtemps avant qu'un plus infâme

Vienne réclamer d'eux dans quelque jour d'effroi
Le fond du sac plein d'or qu'on fit vomir sur toi ...

Pas un vers qui ne s'applique «prophétiquement» à Dreyfus tel que l'inventera la légende antidreyfusarde — Hugo anticipe même sur un topos qui connaîtra ses beaux jours vers 1897-98, la trahison du Juif consolant au moins du fait que le traître n'était pas et ne pouvait finalement être un Français, mais seulement

... un oblique étranger
Qui nous donne du moins le bonheur de songer
Qu'après tant de revers et de guerres civiles
Il n'est pas un bandit écumé dans nos villes
Par un forçat hideux blanchi dans les prisons,
Qui veuille mordre en France au pain des trahisons!

Ce qui me retient dans ce poème qui a certainement figuré en bonne position dans l'arsenal antidreyfusard, c'est qu'il «acceptabilise» par anticipation quelques thèmes virulents de l'Affaire, mais aussi qu'il représente bien — typiquement hugolien qu'il est dans sa rhétorique — une certaine connaissance poétique par typicalité, sublimité et intersignes, une forme de connaissance lyrique antérieure justement à la «révolution du langage poétique» avec Rimbaud, Lautréamont et Mallarmé — laquelle semble par quelque côté avoir eu pour raison d'être d'enfin «éviter cela».

— Genres mineurs

On devrait, si on voulait être complet, passer en revue beaucoup d'autres secteurs, – on explorerait la petite littérature comique par exemple, avec la facétie militaire, genre où triomphe Jean Drault, inventeur patriotard du *Soldat Chapuzot* et auteur haineux de *Youtres impudents!* (1890). Antoinette de Riquetti-Mirabeau Comtesse de Martel de Janville, l'enfant terrible de l'aristocratie parisienne des années 1890, qui signait ses romans à succès du pseudonyme de «Gyp», rencontre alors un succès énorme avec un «genre» qu'elle partage, en clé plus distinguée, avec le nommé Drault et quelques autres, celui de l'**antisémitisme comique**. Peut-être sa niaiserie décourage les analyses, mais ce comique antisémite a été très répandu et sous couvert du rire on pouvait atteindre bien des publics. Par ailleurs, il faut rappeler puisque personne ne le dit ni ne le comprend plus, que l'antisémitisme qui peut nourrir une idéologie prophético-haineuse, a aussi été reconnu comme un grand potentiel de drôlerie, de **comique**. J'ai esquissé ailleurs¹¹ une étude des blagues des petits journaux, ce qu'on désignait à l'époque comme les «nouvelles à la main»: ici encore l'antisémitisme de gros comique et sa variante encore plus plus basse, l'antisémitisme grivois et scatologique, fournissent les éléments d'une sorte de «psychocritique» de la culture boulevardière française.

La littérature pour l'enfance et pour l'adolescence apporterait une récolte tout aussi désolante — et peut-être plus surprenante — de caricatures antisémites glissées dans les récits d'aventure et de voyage et dans les romans éducatifs. Dans *Aventures extraordinaires d'un homme bleu* de Louis Bousenard, un Juif, trafiquant de chair humaine, s'empare traîtreusement du héros: «Cet homme, un Juif, m'acheta, j'ignore comment, et me garda dans sa maison pour me maquignonner en temps et lieu...¹²»

Le roman populaire en pleine expansion, par le feuilleton et le fascicule, fait voir des littérateurs à succès dans ce secteur commercial se spécialiser dans l'antisémitisme feuilletonnesque: c'est le cas de Paul Deleutre qui signait Paul d'Ivoi avec *Les Juifs à travers les âges, grand roman historique*, c'est le cas de Louis Noir (pseudonyme de L. Salmon), auteur du *Médecin juif*, du *Colporteur juif* et de *La Banque juive* (1888), — Salmon, feuilletonniste juif, mais auteur plus qu'ambigu de romans-feuilletons qui tournent tous autour de la volonté de puissance et de conquête juives.

Dans *Chaste et flétrie*, de Charles Mérouvel, — roman à grand succès populaire, dont le titre bien fin-de-siècle est vaguement resté dans les mémoires, — la méchante femme de ce feuilleton, construit selon les recettes et les contrastes, peu «chaste» et peu française, Sarah, trahit la France et son amant: elle meurt noyée.

— Quelques remarques et hypothèses pour conclure

Dans les histoires «sérieuses» de l'espionnage en France au XIX^{ème} siècle¹³, nulle affaire liée à des Juifs. **Sauf** une «affaire» hors-norme et fort mal prouvée, ayant beaucoup à voir avec les fantasmes — sexuels, tout particulièrement — de la fin-de-siècle, affaire beaucoup trop romanesque, bâtie autour du type combiné de Jessica et de la Belle Espionne, pour que tout n'y soit pas controuvé. De fait, les historiens d'aujourd'hui considèrent que l'accusation d'espionnage en faveur de la Prusse lancée contre *Thérèse Lachmann, dite «la Païva»* — accusation née, si je comprends bien, après la défaite de 1870 — ne repose sur rien de solide. Mais on doit noter — ce qui importe beaucoup plus dans l'idéologie et dans la littérature — que «la Païva» fut un des grands mythes ethno-sexuels du siècle, qu'elle parut y contribuer en l'incarnant. C'est un mythe du siècle bourgeois où **alternent** des Esther Gobseck romanesques et des Thérèse Lachmann, «horizontales» ou cocottes juives censées réelles, mais interprétées et «cadrées» dans ce qui fut proprement une lecture *littéraire* du réel. Le mythe combiné de la Fille de marbre et de la Belle espionne, le grand récit cynique de la réussite picaresque perverse dans la débauche et la vénalité, récit-synecdoque d'un siècle dégradé, d'un *mundus inversus* où s'est produit un fatal renversement des valeurs, se ressourcent cependant à une destinée qui fut en effet en dehors de la norme. Prenez l'œuvre polémique et mémorialiste de Léon Daudet: il n'y a pas un de ses livres, jusque dans les années trente, que la marquise de Païva, comtesse Henckel de Donnersmarck, cette Juive russe échouée adolescente à Paris en 1837 comme pensionnaire de maison publique, qui se maria néanmoins dans la plus haute société, qui, ayant été belle sous la Monarchie de Juillet, fut sur le tard et sous l'Empire une relation mondaine à la fois de Bismarck et de Gambetta (ce fait permettait de rendre suspect Gambetta), ne vienne *hanter*.¹⁴ Évidemment Édouard Drumont ne la «rate» pas dans ses tableaux succesifs de la «France juive» comme preuve alors connue de tous, de l'espionnage congénital juif, ici combiné à une sexualité triomphante, malsaine et vénale sur laquelle Drumont, célibataire «pudique», s'exprime avec malaise et fascination.¹⁵

Or, la Païva et son «mythe» renvoient encore, à mon avis, à une certaine connaissance littéraire du temps. Cette connaissance a à voir à la fois avec la déterritorialisation, avec la connaissance du monde par indices, analogies et intersignes dont j'ai parlé plus haut — et avec le positionnement de l'écrivain moderne comme transgresseur sublime.

J'appelle déterritorialisation une certaine vision du moderne comme retrait de stabilité signifiante. Ce paradigme se nourrit de littérature mais va bien au-delà. Ce qui se dit partout vers

1880, ce à quoi semble se ramener la thématique des chroniqueurs, des publicistes, des hommes politiques (d'orientations diverses), des médecins et des gens de savoir, mais surtout des littérateurs, des dramaturges, pourrait être caricaturé en une mélopée du ressentiment et de l'inquiétude anxieuse qui prendrait, dans le désordre d'une écoute «socio-analytique», la forme suivante: – le lait et les aliments s'adultèrent, – le libre examen conduit au scepticisme et au désespoir, – le malthusianisme dégrade la femme et détruit la race, – l'or disparaît devant la monnaie-papier que l'inflation absorbe, – la dette publique est un tonneau des Danaïdes, – les campagnes se vident et le paysan se déracine, – la vie urbaine produit l'immoralité, la prostitution, – la famille se désagrège, la cocotte remplace l'épouse et la mère – l'émancipation des femmes engendre des détraquées et sape les bases sociales, – la syphilis, l'alcoolisme, le morphinisme se répandent, – les criminels-nés, les dégénérés, les hystériques prolifèrent, – l'instruction obligatoire produit des déclassés, – la barbarie socialiste est aux portes, – l'économie va de krach en crises, – le pouvoir public s'estompe dans l'anonymat de tripotages incontrôlables, – la littérature disparaît dans le décadentisme, le vide et la logorrhée, – la grande presse n'est plus que mensonges et simulacres, – le matérialisme philosophique démoralise, – le sens moral disparaît, les responsabilités se pervertissent...

Drumont, Kimon, J. de Biez, Corneilhan et les autres essayistes antisémites des années 1880 pratiquent à partir de là un collage cumulatif de tous les énoncés *déterritorialisants* qu'ils n'ont qu'à puiser au hasard dans la presse, les sciences et les lettres, théâtre, roman et poésie. Tout se passe comme si leur démarche n'exigeait qu'une seule idée régulatrice: c'est que la déterritorialisation ne saurait être justement cette séquence sans ordre de prédicats sans sujet; qu'il faut, en toute logique, pourvoir ces processus venus de nulle part et s'accumulant *ad nauseam*, d'une cause, d'un agent isolable, dont l'intérêt («satanique» en effet) serait la dissolution du seul *socius* authentique. Pour interpréter en une historiosophie le paradigme de la déterritorialisation, au moyen d'une herméneutique, disons, aristotélicienne, il suffit de constater: – que *cela* se produit partout à la fois, cumulativement; – que cela détruit sans reconstruire quoi que ce soit où je me puisse me reconnaître; – que ces processus apparemment indépendants s'étaient les uns et les autres; – qu'il doit logiquement y avoir un sujet identifiable, exogène par définition au monde qui a produit et soutenu les anciennes valeurs, qui agit en ce sens, qui en est la cause et dont c'est l'intérêt; – que ce sujet peut être trouvé en posant la question *cui prodest?* et en accumulant des raisonnements inductifs; – que donc, l'antisémitisme loin d'être une doctrine démentielle (dans le cadre de l'hégémonie où il s'engendre) résulte d'un effort de rationalité appuyé sur le sens commun, avec tout son caractère non-dialectique, narratif-concret, binaire, inductif et cumulatif. C'est bien parce que dans une hégémonie donnée, l'antisémitisme apparaît comme un raisonnement normal, comme l'application – un peu systématique – de règles heuristiques qui sont celles de tout le monde, qu'il convient d'en traiter non comme d'une aberration que le malheur des temps aurait pourvu d'un rôle historique, mais comme la clé de la production idéologique où cette doctrine s'engendre de façon modale et non anomique.

Édouard Drumont le disait bien, ou du moins il nous suffit de retourner sa phrase pour le comprendre: «Les Juifs nous ont fait une société à l'image de leur âme».¹⁶ L'antisémitisme est bien, au sens le plus fort, le simulacre ou «le symbole de la modernisation». Le «Juif» pourvoit d'un sujet la prédication schizophrène et restitue à l'antisémite l'identité dont le «monde moderne» ne cesse de le priver. Cela est possible notamment parce que le Juif idéologique est conçu comme l'impossible coexistence de la territorialité (l'Or, le monothéisme, le Livre, la Nation fermée, l'endogamie) et de la déterritorialisation («l'éternel errant»¹⁷, le Financier, le Parasite, le Cosmopolite, le Traître).

Une autre des grandes figures dix-neuviémistes de la modernité, la plus littéraire sans doute,

la plus «imagée» (*bildhaftig*, disait Lukács), de Balzac à Flaubert, aux Goncourt, à Zola, est celle de la **prostituée** — de la pierreuse à la grande cocotte — celle de la fille vénale, sortie d'on ne sait d'où, allégorie du «mystère» de la modernité. Or, la cocotte juive, parce que la connaissance littéraire fonctionne par affinités thématiques électives, renforçait une certaine cohérence typique: sortie de *rien* et d'*ailleurs*, à la destinée picaresque et nihiliste, vouée selon le cas à finir à l'hôpital ou dans le grand monde, antiphysique et antisociale, perverse et pervertissante, déterritorialisant la morale et les valeurs, perfide et intéressée, froide (— frigide, c'est une donnée qui s'attache au mythe de la Païva) et trompeuse, traîtresse par nature et fonction — et, en fin de compte, il ne manquait que cela pour moderniser à *fond* le vieux mythe de Salomé, de la Païva à Mata-Hari, cosmopolite et *espionne*. Après quoi, la connaissance littéraire va chercher et trouver dans le réel — avec la Païva et ses sœurs, — confirmation de ce qui était déjà dans la *logique* de la littérature. J'ai essayé de faire percevoir ce lien entre le sociogramme de la prostituée et la représentation littéraire de la déterritorialisation dans mon étude sur le sexe littéraire français, *Le Cru et le Faisandé*.¹⁸ (J'entends bien qu'il s'agit encore une fois d'une littérarité du XIX^{ème} siècle que Proust, avec «Rachel quand du Seigneur», va venir proprement opacifier et déconstruire.)



Pour terminer, quelques remarques de portée générale sur l'idéologie comme anticipation et «prédiction». L'Affaire Dreyfus forme le cas-type où l'on peut montrer en généralisant à partir d'une étude empirique, le mode de production et les effets de cette **pré-écriture** idéologique qui à elle seule justifie le scepticisme quand certains dires et slogans se retrouvent soudain apparemment dans le / confirmés par le «réel» — or, c'est ici quelque chose qui ne cesse de se reproduire dans la vie civico-culturelle et ceci, dans d'autres domaines bien sûr que l'antisémitisme — et l'on voit toujours alors de bons esprits en nombre, aveuglés d'«Ordre» ou de «Progrès», tomber dans le panneau.

Que l'affaire Dreyfus soit «née de l'antisémitisme», c'est ce dont tous les contemporains de bonne foi ont été vite convaincus et que montrent les historiens de différentes façons. Mais «née de ...» peut s'entendre de différentes façons, la moins précise désignant la création d'une atmosphère de suspicion fanatique «capable d'obscurcir les consciences». Dans mon petit ouvrage, *Un Juif trahira*, j'ai essayé de cerner de plus près les données en reconstruisant la genèse, à travers les différents genres et secteurs discursifs, de ce «thème» de l'espionnage et de la trahison, en montrant l'impact de ce thème dans une opinion publique déjà conditionnée et la précision de plus en plus grande avec laquelle cette accusation a pris de la consistance et trouvé des détails, s'est intégrée à une argumentation qui cherchait à toute force à la faire *déboucher* dans le réel. J'ai voulu rappeler — parce que l'affaire Dreyfus apporte à cette thèse des données surprenantes — que les idéologies ne sont pas seulement des dispositifs à *interpréter* le monde, mais des *amorces* destinées à y faire advenir quelque «preuve». Pendant quelques années, Édouard Drumont a attendu comme Sœur Anne, en vain, qu'un «meurtre rituel» français (ce meurtre rituel qui était le dada dans les années 1880 de prêtres obsédés) vienne répondre à ses *évocations*. Ensuite, avec une plus grande justesse de lecture du **potentiel** dans le discours social, il est passé à la trahison militaire juive.

Il est vain de laisser à l'antisémitisme l'apparence d'avoir été un activisme semi-rationnel: le terme d'«évocation» répond au statut du délire antisémitique comme modernisation de la «pensée magique». Toutes les «prophéties» dont s'encombrent les essais de Drumont et sur lesquelles il gage la vérité de ses argumentations peuvent être lues comme des actes rituels destinés à faire *apparaître*

sur la scène du monde les simulacres et les fantômes engendrés par son ressentiment et ses angoisses. Les idéologies tracent des scénarios, écrivent l'argument de drames qu'il reste à *mettre en scène*.



Notes

1. *Ce qu'on dit des Juifs en 1889: antisémitisme et discours social*, (Paris, Presses Universitaires de Vincennes, 1989) et *Mil huit cent quatre-vingt-neuf, un état du discours social* (Montréal/Longueuil, Éd. du Préambule 1989), *Topographie du socialisme français — 1889-1890* (Montréal, «DISCOURS SOCIAL», 1990). On verra aussi une étude plus récente: *Un Juif trahira: le thème de l'espionnage militaire dans la propagande antisémite, 1886-1894* (Montréal, CIADEST, 1995) dont je développe ici certains éléments.

2. 1. 11. 1894, p. 1.

3. *Mercur de France*, vol. 1889, p. 61.

4. Champsaur est aussi l'auteur d'une pièce de théâtre, *La Gomme*, où le personnage le plus odieux de ce milieu de «gommeux» et de boulevardiers, est juif.

5. Paris: Savine, 1889.

6. Dans son livre *Les Protocoles des Sages de Sion*, Berg, 1992. 2 vol.

7. p. 6.

8. I, 316-7.

9. Il y a même dans la *FJ* (11 et svt.) un épisode qui relie les Juifs traîtres et un nommé ... Walsin-Esterhazy — père du futur contre-héros de l'Affaire qui devrait porter son nom. À l'annonce de Sedan, les Juifs de Constantine aidés de Maltais rouent de coups le malheureux général Walsin-Esterhazy, quoique blessé.

10. Drumont, *France j.*, I, 61. Voir aussi sur cet épisode Martinez, 96.

11. Voir mon livre *1889*.

12. Op. cit., *Journal des voyages*, # 600, p. 3.

13. V. p. ex. Destourbet 1898.

14. Voir Émile Le Senne, *Mme de Païva, étude de psychologie et d'histoire*. Paris: Daragon, 1911.

15. *France*, I, 316.

16. *1891*, p. 49.

17. Drumont, *Dernière*, p. 94

18. Bruxelles, Labor, 1986, notam. pp. 185-193.